



## Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et à la Santé

85 | 2012  
85

---

### « L'animal thérapeute ». Socio anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier

Sous la direction de Isabelle Mauz (Cemagref). Thèse de doctorat en sociologie et anthropologie politique. Université Jean Monnet – Saint Etienne/Centre Max Weber – UMR 5283. Soutenue le 15 septembre 2011. 820p.

Jérôme Michalon

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/1352>

DOI : 10.4000/amades.1352

ISSN : 2102-5975

#### Éditeur

Association Amades

#### Édition imprimée

Date de publication : 7 juin 2012

ISSN : 1257-0222

#### Référence électronique

Jérôme Michalon, « « L'animal thérapeute ». Socio anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier », *Bulletin Amades* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 07 juin 2013, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/amades/1352> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/amades.1352>

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# « L'animal thérapeute ». Socio anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier

Sous la direction de Isabelle Mauz (Cemagref). Thèse de doctorat en sociologie et anthropologie politique. Université Jean Monnet – Saint Etienne/Centre Max Weber – UMR 5283. Soutenue le 15 septembre 2011. 820p.

Jérôme Michalon

---

Jury de thèse :

Florian CHARVOLIN (Chargé de Recherche – CNRS  
– Centre Max Weber)

Vinciane DESPRET (Chef de Travaux – Université  
de Liège – Département de Philosophie)

Dominique GUILLO (Directeur de Recherche –  
CNRS - GEMASS) *Rapporteur*

Cyril LEMIEUX (Directeur d'Etudes – EHESS –  
GSPM)

Isabelle MAUZ (Ingénieur en chef des ponts, des  
eaux et des forêts – Cemagref Grenoble. HDR  
Sociologie) *Directrice*

Dominique VINCK (Professeur des Universités –  
Université Pierre Mendès-France – Grenoble)  
*Rapporteur*

- 1 Ce travail s'inscrit dans le cadre **d'une sociologie des relations humains/animaux**. Adoptant le triple point de vue de la **sociologie pragmatique**, de la nouvelle **sociologie des sciences** et de l'**anthropologie symétrique**, mon approche se concentre essentiellement sur les *dynamiques de requalification des relations humains/animaux dans les sociétés occidentales contemporaines*.

- 2 Partant du constat que, depuis une quarantaine d'années, la place des animaux y est devenue problématique et y a été re-problématisée (développement d'une conscience écologique, « phénomène » animal de compagnie, crises de l'élevage industriel, clonage, xénogreffes etc.), je m'emploie à documenter les mécanismes qui viennent recomposer les représentations et les pratiques « traditionnelles » et « modernes » du monde animal (Latour, 1991 ; Digard, 1990 ; Micoud, 1993, 2010 ; Lestel, 2004 ; Descola, 2005 ; Guillo, 2009). Un des traits marquants de cette recomposition est la montée de la prise en compte sociale des intérêts des animaux (Franklin, 1999), de plus en plus perçus et actualisés comme des « vivant personne » (Micoud, 2010). On assiste ainsi au développement de deux régimes interconnectés : un régime de bienveillance, et un régime de personnalité, dont chacun contribue à la légitimité sociale de l'autre<sup>1</sup>. Cette double émergence produit tout à la fois de nouvelles représentations, de nouveaux êtres et de nouvelles relations entre eux (Despret, 2002 ; Haraway, 2008 ; Rémy & Winance, 2010). Ainsi, si ma démarche peut s'inscrire dans une sociologie dynamique, se situant quelque part entre la sociologie historique de Norbert Elias (1975<sup>2</sup>) et l'anthropologie dynamique de Georges Balandier (1971), elle se réclame plus fondamentalement d'une **sociologie pragmatique des relations humains/animaux**. Défendre une telle approche revient en effet à souligner que les changements de sensibilité vis-à-vis des animaux que les historiens, anthropologues et sociologues ont décrits ne se limitent pas à « ce qu'il se passe dans la tête des humains », à un seuil de tolérance qui se serait subitement ou lentement abaissé concernant le sort des animaux. Le développement de la bienveillance envers les animaux, tout autant que l'émergence de leur « personnalité », n'est pas qu'une affaire de représentations sociales. Comme l'as très bien montré Vinciane Despret (2002), il n'y pas que le regard sur les animaux qui évolue, les animaux aussi évoluent ; d'une part, parce qu'ils ont la capacité d'évoluer, de surprendre, et de ne pas être ce que l'on attend d'eux ; et d'autre part, parce que les humains dépensent beaucoup de temps et d'énergie à les faire évoluer. C'est de ce travail particulier dont j'ai souhaité rendre compte dans cette thèse, en défendant l'idée d'une évolution des régimes d'action concernant les relations humains/animaux ; et non seulement des représentations. Ces régimes sont liés à un travail concret consistant à « créer » des animaux aptes à recevoir cette bienveillance, à incarner des « vivant personne », et à la production de dispositifs chargés d'inclure ces animaux dans les sociétés humaines et de les rendre « intéressants » (Despret, 2002). Il s'agit alors pour le sociologue de s'intéresser à ces dispositifs, d'en comprendre les enjeux, d'en identifier les acteurs et d'en saisir les logiques. Cette démarche s'est construite au cours de travaux précédents portant sur les parcs zoologiques et sur les enjeux sociaux de la protection animale, comprenant l'ethnographie d'un refuge S.P.A. Des dispositifs moteurs dans la dynamique de requalification positive des relations humains/animaux. D'où cette thèse, dans laquelle il est question d'explorer des dispositifs porteurs des mêmes enjeux : le soin par le contact animalier semblant alors tout indiqué.
- 3 Qu'on les nomme « Pet Therapy », « Zoothérapie », « Animal Assisted Therapy » ou encore « Médiation Animale », le soin par le contact animalier recouvre un ensemble de pratiques visant la mise en relation d'un animal vivant et d'un être humain en situation de souffrance et/ou de handicap ; mise en relation à des degrés divers, pouvant aller de la simple situation de coprésence (dans le cas des animaux résidents dans des institutions de soin) à des contacts physiques prolongés (dans le cas d'exercices de psychomotricités impliquant le cheval), en passant par une mise en relation

uniquement verbal (dans le cas de l'animal comme support de psychothérapie et/ou de stimulation cognitive). De la même façon, les buts de cette mise en relation peuvent être variés : certaines pratiques viseront uniquement à une amélioration du cadre de vie des personnes séjournant dans un établissement de soin, d'autres auront plus à cœur de proposer des activités « récréatives » ; d'autres encore revendiqueront leur participation à part entière au dispositif thérapeutique mis en place autour d'une personne. En France, les exemples « classiques » de ce type de pratiques sont les chats et les chiens résidents dans les maisons de retraite, les chiens visiteurs dans les hôpitaux, maisons de retraite, institutions médico-sociales, et les associations de thérapie avec le cheval ou de médiation animale qui proposent des séances hors-institutions. On trouve aussi de nombreuses fermes pédagogiques ; plus rarement des expériences incluant le dauphin.

- 4 A travers l'analyse de ces pratiques, il s'agit de comprendre les mécanismes sociaux de revalorisation des animaux, en tant qu'êtres personnifiés et dignes de bienveillance. Plus précisément, je défends l'idée que le développement de ces pratiques est exemplaire d'un *nouveau régime de compagnonnage anthropozoologique*, dans lequel la bienveillance vis-à-vis de l'animal et sa personnalité (Thévenot, 1994) sont catalysées par le partage d'une activité commune (qui conditionne un « devenir avec » - Despret, 2002 ; Haraway, 2008), mise au service de la santé humaine ; cette dernière faisant également office de catalyseur de légitimité sociale. L'hypothèse de ce travail est que le recours à l'argumentaire sanitaire (la santé humaine comme « bien en soi » - Dodier, 2003, 2005) joue un rôle central dans le processus visant à légitimer ce nouveau régime de compagnonnage humains/animaux<sup>3</sup>. Il permet en effet d'enrôler tout un réseau d'acteurs, *a priori* non concernés par la question, autour du développement à grande échelle de nouvelles modalités relationnelles humains/animaux dans lesquelles « bienveillance » et « personnalité » seraient des éléments clés.
- 5 Ainsi, j'ai suivi comment la conviction selon laquelle la présence, le contact et l'interaction avec l'animal améliorent une relation de soin « classique », et la santé humaine en générale, a pu naître, être diffusée, mise à l'épreuve du travail scientifique, et s'actualiser dans des pratiques concrètes. J'ai pu observer comment des acteurs porteurs de cette conviction se sont trouvés au prise avec un monde médical dont ils espéraient une reconnaissance. J'ai décrit leurs efforts pour équiper cette conviction d'un contenu thérapeutique. J'ai analysé les compromis auxquels ils consentaient, leurs difficultés et parfois les impasses dans lesquelles ils se trouvaient ; du fait de l'inadéquation entre les cadres de pensées dominants du monde médical et l'idée que les non humains pourraient avoir une part active non purement instrumentale dans un processus soignant. Je montre ainsi à quel point le renversement de perspectives que ces pratiques suggèrent (« les animaux prennent soin des humains ») est difficile à négocier, et qu'il pose également des questions sur la manière de penser la relation de soin en général (Mol, 2009).
- 6 Dans une première partie, intitulée *Chronique de la « scientification » de l'interaction avec l'animal à but thérapeutique (I.A.T.)*, je m'intéresse à la manière dont s'est constitué un champ de savoir autonome autour des questions de l'interaction avec l'animal à but thérapeutique. A travers une analyse bibliographique et bibliométrique, largement inspirée par les *science studies*, j'observe, d'une part, comment la parole scientifique a été conçue par la communauté émergente des praticiens du soin par le contact animalier comme un outil de légitimation indispensable au développement des

pratiques (Porter, 1995). Dans les années 1970, partant de cas cliniques, contextualisés et marqués par une certaine contingence, les bénéfices du contact animalier ont été mis à l'épreuve des standards de la recherche scientifique tels qu'ils se développaient dans le monde de la santé à l'époque. L'émergence, au début des années 1980, du modèle de la médecine de la preuve (Marks, 1999 ; Timmermans & Berg, 2003) a notamment conduit à appréhender l'interaction avec l'animal à la manière d'un produit pharmacologique. Ce qui a permis de mettre en évidence ses effets positifs dans de nombreuses situations<sup>4</sup>, tout en laissant dans l'ombre la question des mécanismes régissant ces effets. Pour les premières recherches, relevant plutôt de la psychothérapie et de la psychiatrie, ces effets étaient d'ordre psychologique et expliqués par le fait que l'animal *faisait sens* pour les bénéficiaires, qu'il représentait « quelque chose ». A partir du moment où l'on a constaté que le contact animalier produisait également des effets physiologiques, cette piste a été privilégiée et la signification qu'avaient les animaux pour les humains a été vue plutôt comme une source de pollution expérimentale que comme une potentielle voie explicative. Cette orientation physio s'est traduite par l'arrivée dans le champ de chercheurs issus du monde de la biomédecine, qui ont défini le modèle pharmacologique comme Point de Passage Obligé (Callon, 1986) des recherches sur les I.A.T. Ainsi, la multiplication des recherches suivant ce modèle a débouché sur une insatisfaction de la part des praticiens du soin par le contact animalier en quête de légitimité sociale : si l'on savait maintenant que le contact animalier « marchait » (IE : produisait des effets positifs), on se demandait toujours « comment ça marchait ». Arrivent alors, assez récemment, les sciences sociales et les sciences du soin (sciences infirmières), qui proposent de se charger de cette tâche. Notamment en réintroduisant la question du « sens singulier » de la relation humain/animal, qui avait été évacuée précédemment. J'ai pu ainsi observer la manière dont plusieurs cultures épistémiques (Knorr-Cetina, 1999) se saisissent d'un même objet, à savoir le lien entre interaction avec l'animal et santé humaine, chacune échouant à réduire la marge d'incertitude freinant le développement à grande échelle des pratiques de soin par le contact animalier.

- 7 Dans une deuxième partie, intitulée *Les réseaux du soin par le contact animalier : construire un monde et produire des êtres*, il est question précisément de ce développement, à travers la description et l'analyse des réseaux d'acteurs qui ont promu ces pratiques. Ces réseaux intègrent tout autant des industriels (alimentation des animaux de compagnie notamment), des scientifiques, des praticiens ainsi que des militants « animalitaires<sup>5</sup> » (Digard, 1999) et prennent des allures de « forum hybride » (Callon & Rip, 1991 ; Callon, Lascoumes & Barthe, 2001) produisant une expertise jusque-là inédite sur les bénéfices du contact animalier. En finançant et diffusant les recherches scientifiques au niveau international, en médiatisant largement les pratiques de soin, en pratiquant un lobbying auprès des législateurs et autres décideurs politiques, ces réseaux font œuvre d'entrepreneuriat moral (Becker, 1985), tout en construisant un « monde » (Boltanski & Thévenot, 1991 ; Boltanski & Chiapello, 1999). Mais ils organisent également de véritables « filières socio-techniques » (Barbier & Trepos, 2007), intégrant des cadres cognitifs précis, des systèmes de sélection et de labellisation des animaux et des humains pouvant prétendre à intervenir dans des pratiques médicales ou paramédicales. J'ai ainsi observé le (difficile) processus de professionnalisation du soin par le contact animalier, en mobilisant l'approche juridictionnelle d'Andrew Abbott (1988). J'ai pu rendre compte des intenses disputes juridictionnelles entre médecins, chercheurs, infirmières, thérapeutes paramédicaux, qui se sont concentrées autour des

conditions à respecter pour pouvoir attribuer un label « thérapeutique » à ces pratiques. Comme dans le cas des recherches sur les I.A.T., le pouvoir de la sphère biomédicale est très fort : le consensus autour de la politique de « la thérapie aux thérapeutes » (qui consiste à réserver l'utilisation du terme « thérapie » à des professionnels du soin titulaires d'un diplôme déjà reconnu par l'autorité médicale) témoigne bien de la force d'inertie des professions établies (Strauss, 1992) dans ce milieu. Certains segments professionnels comme celui des infirmières ont, en revanche, su tirer profit du soin par le contact animalier pour étendre leur juridiction. D'autres, comme les psychomotriciens, ont intégré directement l'animal comme un « outil » thérapeutique potentiel dans la conceptualisation de leur activité. Idem pour les psychothérapeutes. Ainsi, les principaux bénéficiaires de ce mouvement de professionnalisation du soin par le contact animalier sont des professionnels du soin et de la santé humaine. Les professionnels de l'animal (zootechniciens, éducateurs canins, comportementalistes, éleveurs) sont assez peu associés alors qu'ils pourraient légitimement revendiquer une expertise quant au rôle de la relation à l'animal dans la production d'un mieux-être pour l'humain. Les vétérinaires sont des exceptions notables : même s'ils ne pratiquent pas le soin par le contact animalier, ils ont encouragé les recherches sur les I.A.T. et en ont bénéficié pour légitimer l'importance de la présence d'animaux en bonne santé auprès des humains. Les moniteurs d'équitation ont également profité du développement du soin par le contact animalier, en se formant au travail avec des publics handicapés.

- 8 Enfin, une troisième partie, *Ethnographie des pratiques : à la recherche de la logique du soin par le contact animalier*, décrit plus les pratiques, en situation, à travers l'analyse d'observations ethnographiques et d'entretiens. En premier lieu, j'ai analysé les discours des praticiens (psychothérapeutes, travailleurs sociaux, infirmières etc.) pour mettre en lumière la manière dont ils décrivaient les apports du contact avec l'animal, à la fois sur le public qu'ils reçoivent et sur leur activité. Ce discours de la « plus value animale » prend la forme de récits de conversion dans lesquels les praticiens disent avoir été surpris tout à la fois par leurs patients/usagers/bénéficiaires au contact des animaux, et par ces derniers, dont ils ne soupçonnaient pas qu'ils puissent susciter de tels changements. Découvrant les animaux et les patients sous un nouveau jour, les praticiens découvrent des nouvelles prises pour travailler. J'ai documenté plusieurs dispositifs contextualisés dans lesquels ces activités se déroulent : leurs systèmes de contraintes externes et internes, les agencements spatiaux et les schémas de prise en charge/soin proposés. Au-delà des dispositifs, j'essaie de décrire la « logique du soin par le contact animalier » (Mol, 2009), telle qu'elle est performée par les pratiques. Il s'agit de comprendre les techniques utilisées pour conférer une valeur thérapeutique à la rencontre avec l'animal. J'étudie notamment la manière dont les praticiens convertissent, au cours d'une séance, ce qui relève de la sociabilité « classique » entre un humain et un animal en élément utile au travail de soin et/ou thérapeutique. La question de l'imbrication des « soins » est centrale dans les séances. En effet, le soin aux humains passe par la participation systématique des bénéficiaires à une activité de soin aux animaux (nourrissage, nettoyage, caresses etc.) Ce qui a pour conséquence de donner une valeur thérapeutique à des activités « anodines », « anecdotiques », effectuées sans même y penser. En somme, il y a tout un travail de normalisation de la bienveillance envers les animaux, accompagné d'un travail ontologique visant à créer une « communauté des êtres qui comptent », dépassant les barrières de l'espèce. En effet, les thérapeutes insistent sur l'établissement d'une relation interpersonnelle entre

les bénéficiaires et les animaux : il faut d'une part qu'ils apprennent à les reconnaître individuellement, à les saluer, les respecter etc. Tout est fait pour que se construise une relation symétrique entre les humains et les animaux : la reconnaissance de la personnalité des animaux est l'occasion pour le bénéficiaire de reconnaître sa propre personnalité, et de la respecter, d'en prendre soin. L'étude des frontières de l'humain (Rémy & Winance, 2010 ; Rémy, 2009) trouve dans ce contexte un double intérêt, puisqu'il est possible d'observer comment, à travers la subjectivation des animaux, les praticiens travaillent à embrayer un processus de subjectivation chez les bénéficiaires<sup>6</sup>.

- 9 Cette partie finale résonne avec les précédentes dans la mesure où l'on y comprend toute la difficulté que rencontrent les thérapeutes lorsqu'il s'agit de rendre compte de ce qui se crée entre les animaux et les patients durant les séances, à la fois en termes épistémiques et en termes professionnels : si la subjectivation de l'animal et la création d'une communauté de personnes dépassant les barrières de l'espèce sont bien des rouages essentiels du travail thérapeutique en situation, les professionnels l'occultent complètement dès lors qu'il leur faut rendre des comptes à leurs pairs. Ces praticiens sont en effet tributaires des cadres de la biomédecine (Cambrosio & Keating, 2003 ; Gaudillière, 2006 ; Rock, M., E. Mykhalovskiy, et al., 2007), et plus généralement, d'un mode de pensée moderne intégrant difficilement les non humains en tant que sujets (Latour, 1991 ; Descola, 2005). C'est pour cette raison que j'ai introduit la question du *care* dans la conclusion de cette thèse (Gilligan, 1993 ; Tronto, 2008 ; Molinier et al., 2009). En effet, on a pu voir que l'émergence du soin par le contact animalier s'est faite essentiellement sur un mode de légitimation orienté vers le *cure* : il s'agissait de défendre l'apport du contact animalier sur un mode concurrent ou complémentaire, mais toujours indexé à celui de la thérapie telle que définie par la biomédecine, dans son versant plutôt curatif. Or, on observe que le *care* occupe une très grande place des séances de soin par le contact animalier : une grande partie des séances est consacré au soin à l'animal. Les thérapeutes mobilisent ces moments de soin à la fois pour transmettre aux bénéficiaires une parole concernant l'importance de prendre soin d'autres êtres, mais aussi de soi-même. Alliant le geste à la parole, les activités de soin à l'animal sont aussi l'occasion d'exercices corporels, sensoriels, psychomoteurs. Dans le cadre de ces séances, le soin à l'animal conditionne le soin à l'humain, et favorise l'expression d'une sollicitude vis-à-vis de l'un et de l'autre. Une relation de *care* qui permet de faire exister la relation interindividuelle entre les patients et les animaux, et de la rendre soignante. Ainsi, j'ai suggéré que les acteurs et les promoteurs du soin par le contact animalier pourraient défendre la légitimité de leur pratique en mobilisant le registre du *care*, celui-ci permettant d'articuler la bienveillance envers les animaux et le souci des humains (Donovan & Adams, 2007 ; Mol, Moser et al., 2010). D'autre part, l'anthropologie du *care* pourrait être utile pour rendre compte de la « montée en personnalité » des animaux telle qu'elle s'incarne dans ces pratiques. En effet, pour le *care*, ce qui définit la condition humaine, c'est le fait d'être tout autant vulnérable, susceptible d'être « objet de soin », qu'en capacité de prendre en charge la vulnérabilité d'autres êtres. La non prise en compte de l'un de ces deux éléments rend le monde « inhumain », disent les théoriciennes du *care*. Les prenant au sérieux, on peut dire que les relations de *care* dans lesquelles sont pris les êtres les définissent comme « humains ». Dit autrement : le *care* rapproche les êtres de l'humanité comme communauté (Boltanski, 2004), il « *anthropise* ». Dans le contexte du soin par le contact animalier, les animaux (comme les humains) sont tout à la fois objets de soin que

pourvoyeurs de soins, et c'est à ce titre qu'ils deviennent membres d'une communauté anthropologique, dans laquelle ils « comptent ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Abbott A. (1988). *The system of professions. An essay on the division of expert labor*. Chicago and London, The University of Chicago Press.
- Anderson W. P., C. M. Reid, et al. (1992). "Pet ownership and risk factors for cardiovascular disease." *Med J Aust*, 157(5): 298-301.
- Balandier G. (1971). *Sens et puissance*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Barbier R. & J.-Y. Trepos (2007). "Humains et non-humains: un bilan d'étape de la sociologie des collectifs." *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 1(1): 35-58.
- Becker H. S. (1985). *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.
- Boltanski L. (2004). *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Gallimard.
- Boltanski L. & L. Thévenot (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard.
- Boltanski L. & E. Chiapello (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard.
- Callon M. (1986). « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de St Brieuc. », *L'Année Sociologique*, (36): 169-208.
- Callon M. & A. Rip (1991). « Humains et non-humains: morale d'une coexistence ». *La terre outragée*. J. Theys and B. Kalaora. Paris, Autrement : 140-156.
- Callon M., P. Lascoumes, et al. (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris, Le Seuil.
- Cambrosio, A. and P. Keating (2003). « Qu'est-ce que la biomédecine ? Repères socio-historiques. » *Médecine/Sciences*, (19): 1280-1287.
- Danten C. (1999). *Un vétérinaire en colère. Essai sur la condition animale*. Montreal, VLB Editeurs.
- Descola P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- Despret V. (2002). *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris, Le Seuil / Les Empêcheurs de penser en rond.
- Digard J.-P. (1990). *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard.
- Digard J.-P. (1999). *Les français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*. Paris, Hachette Littératures.
- Digard J.-P. (2009). « Raisons et déraisons des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique. » *Pouvoirs*, (131): 97-111.
- Dodier N. (2003). *Leçons politiques de l'épidémie de sida*. Paris, Editions de l'EHESS.

- Dodier N. (2005). « L'espace et le mouvement du sens critique. » *Annales. Histoire, sciences sociales*, 60 (1): 7-31.
- Donovan J. & C. J. Adams, Eds. (2007). *The feminist care tradition in animal ethics*. New York, Columbia University Press.
- Elias N. (1974). *La Civilisation des mœurs*. Paris, Pocket.
- Franklin A. (1999). *Animals and Modern Cultures: A Sociology of Human-Animal Relations in Modernity*, Sage Publications.
- Friedmann E., A. H. Katcher, et al. (1980). "Animal Companions and one-year survival of patients after discharge from a coronary care unit." *Public Health Reports*, 95(4): 307-312.
- Gaudillière J.-P. (2006). *La médecine et les sciences*. Paris, La Découverte.
- Gilligan C. (1993). *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press.
- Guillo D. (2009). *Des Chiens et des Humains*. Paris, Éditions le Pommier.
- Haraway D. (2008). *When species meet*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Jennings G. L. R., C. M. Reid, et al. (1998). Animals and cardiovascular health. *Companion Animals in Human Health*. C. C. Wilson and D. C. Turner, Sage Publications, Thousand Oaks: 161-171.
- Knorr-Cetina K. (1999). *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- Latour B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.
- Lestel D. (2004). *L'animal singulier*. Paris, Seuil.
- Marks H. (1999). *La médecine des preuves. Histoire et anthropologie des essais cliniques (1900-1990)*. Paris, Institut d'édition Sanofi-Synthelabo.
- Micoud A. (1993). « Vers un nouvel animal sauvage : le sauvage naturalisé vivant ? » *Natures, Sciences & Sociétés*, 1 (3) : 202-210.
- Micoud A. (2010). « Sauvage ou domestique, des catégories obsolètes ? » *Sociétés*, 2 (108).
- Mol A. (2009). *Ce que soigner veut dire. Repenser le libre choix du patient*. Paris, Presses des Mines.
- Mol A., I. Moser, et al., Dir. (2010). *Care in practice. On tinkering in Clinics, Homes and Farms*, Transcript.
- Molinier P., S. Laugier, et al. (2009). *Qu'est ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, Payot.
- Porter T. M. (1995). *Trust in Numbers: The Pursuit of Objectivity in Science and Public Life*. Princeton, NJ, Princeton University Press.
- Rémy C. (2009). *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris, Economica.
- Rémy C. & M. Winance (2010). « Pour une sociologie des "frontières d'humanité". » *Politix*, 23 (90): 9-19.
- Rock M., E. Mykhalovskiy, et al. (2007). "People, other animals and health knowledges: Towards a research agenda." *Social Science & Medicine*, (64): 1970-1976.
- Strauss A. L. (1992). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris, L'Harmattan.

- Szasz K. (1968). *Petishism: Pets and their people in Western world*. New York, Holt, Rinehart & Winston
- Thévenot L. (1994). « Le régime de familiarité. Des choses en personne. » *Genèses*, (17) : 72-101.
- Timmermans S. and M. Berg (2003). *The Gold Standard. The Challenge of Evidence-Based Medicine and Standardization in Health Care*. Philadelphia, Temple University Press.
- Traïni C. (2011). *La cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Tronto J. C. (2008). « Du Care », *Revue du MAUSS*, (32): 243-265.
- Yonnet P. (1983). « L'homme aux chats. Zoophilie et déshumanisation. », *Le Débat*, (27) : 111-126.

## NOTES

1. Cette relation est circulaire : reconnaître aux animaux un statut de « vivant personne », les rend légitime récipiendaires de la bienveillance humaine ; et réciproquement, le fait d'être engagé dans un régime de bienveillance participe à la mise en valeur de leur personnalité.
2. Le travail de Christophe Traïni (2011) sur la socio-histoire de la protection animale se revendique d'ailleurs de la démarche d'Elias.
3. Régime qui subit de nombreuses critiques, liées à la dénonciation des « excès » du phénomène « animal de compagnie. » (Digard, 1999, 2009 ; Yonnet, 1983 ; Szasz, 1968 ; Danten, 1999). Le soin par le contact animalier se développe historiquement au moment où des inquiétudes sociétales naissent à propos de la possession d'animaux de compagnie. La vision de ces animaux « utiles », au service des autres, vient contrebalancer les critiques relatives à l'idée que les propriétaires d'animaux de compagnie seraient anti-humanistes et auto-centrés. Les pratiques impliquant le chien, qui sont les plus nombreuses, sont exemplaires de ce mécanisme de revalorisation de la relation de compagnie. Et ce n'est pas un hasard si l'on trouve tous les acteurs du secteur économique de l'animal de compagnie soutenir activement les initiatives de soin par le contact canin.
4. Notamment grâce des études épidémiologiques sur lien positif entre « santé cardiovasculaire » et « possession d'animaux de compagnie. » (Friedman, Katcher et al. 1980 ; Anderson, Reid & Jennings, 1992 ; Jennings, Reid et al. 1998)
5. Sous le terme de militant animalitaire, J-P Digard désigne les associations de protection animale et plus généralement « tous ceux qui luttent pour une cause animale comme d'autres investissent des combats humanitaires. » (Digard, 1999).
6. Sur les processus de subjectivation des animaux, voir : Rémy, C. (2009).

---

## AUTEUR

JÉRÔME MICHALON